

---

## XYZ. La revue de la nouvelle

### La haine s'efface

Jean-Sébastien Trudel



---

Number 71, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3842ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Trudel, J.-S. (2002). La haine s'efface. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (71), 64–70.

# La haine s'efface

Jean-Sébastien Trudel

La vie est devenu dangereuse, incertaine, absolument sans aucun sens.

J. KRISHNAMURTI

**V**ous allez regarder les choses bien en face. Elle doit avoir l'âge d'être votre grand-mère, sa figure épuisée à l'avance l'infini, sous ses vêtements des os presque vidés nagent. Seule la mort pourrait vous attirer en elle. Pourtant, votre cœur bat, une chaleur vous gagne, vous désirez ses mains ridées, ses baisers fous. Éperdu, vous remontez sa jupe de laine jusqu'à ses hanches malades et plutôt sèches. Vous enfoncez vos doigts entre ses maigres cuisses. Sa tête se relève et son regard vous trouble. Son visage a été lacéré par des ongles, vos ongles peut-être.

Aucune voie sûre ne croise ni ne trouve l'éternellement vrai, sauf cette compassion. Vous répétez ces mots pour que la nausée cesse. Il ouvre sa portière, il va bientôt sortir. Son dos voûté ressemble à celui d'un vieillard. Il n'a pas dix-sept ans et ses gestes lui pèsent. Vos chemins, n'en doutez pas, ici se séparent. Une odeur de pluie imprègne votre linge. C'est la sienne, volée, qu'il cherchera toujours, qu'il cherchait bien avant de vous avoir rencontrée. Voilà, il s'est levé, il vous laissera là, non, il fera le tour, vous prendra dans ses bras. Pendant quelques mètres, le bonheur vous offense.

L'auto roulait. Personne d'autre sur la route. Par la fenêtre ouverte, un peu d'air bourdonnait. Était-ce la nuit pleine, était-ce un jour trop clair, vous ne le savez plus, ne l'avez jamais su. Le bitume mouillé caressait vos rêves. Parti depuis longtemps, mais très loin d'arriver, vos pensées s'étendaient, vous vous y perdiez. Pourquoi avez-vous fui si précipitamment? Ces adieux manqués, ces mots retenus, pourquoi? Ceux qui restent derrière il faut les oublier, ceux qui ne suivent pas, ne plus même les voir. Vous avez appuyé sur l'accélérateur pour que ça défile. Puis, elle est apparue.

Ce qui se voit, revu, devient inexistant. Vous ouvrez les yeux pour mieux le deviner. Cette carrosserie qui fend l'air, qui dérive, la ceinture enserrant votre corps déserté, ceux qui vous croisent, leurs silhouettes avides, tous ces paysages qui ne se livrent pas, cela n'apporte rien. Ce que vous vouliez, vous le voudrez encore et encore. À jamais. Il vous déposera, doucement sur le bord, vos yeux, combien brûlés, il les ouvrira grands, qu'ils sentent la lumière et sa proximité. Vous demandez sans cesse, à la vie, l'impossible, bien qu'elle vous quitte. Déjà, c'est pour bientôt.

Il se guette lui-même, au détour du chemin, pour ne pas se manquer il ne se rate pas. Il n'y a ni passé, ni présent, ni futur. Il s'agit pour lui de s'en convaincre à tout prix. Tant qu'il accélère, ses mains restent paisibles, il continue à croire à son éternité ; les limites du moteur s'imposant enfin, ses muscles se tendent, son visage se crispe. Le châssis qui tremble, les voyants qui s'affolent, il ne s'en occupe que pour les savourer. Quand on veut se détruire, à quoi bon s'inquiéter ? Voulant se dépasser, il reste derrière.

La pensée crée le désordre, vous le savez. L'indéniable en vous, vous le fuyez dans les faits. Les gestes auxquels vous vous accrochez vous lâchent. Vous n'êtes pas certain, pour autant, d'aimer l'ordre. Aussi imaginez-vous, là, dissimulés, des radars pointés, des policiers attentifs. Ils vous talonneraient, ils voudraient vous coincer, très loin d'obtempérer, vous les distancieriez. Des barrages seraient dressés pour votre bien, parce que vous êtes dangereux et malade. Tel un fantôme, un oiseau, vous les déjoueriez. Vous avez réussi, votre sexe a durci, vous pourrez dépasser le regard dérobé.

D'abord vous la pincez. Vos ongles dans sa peau, par poignées entières la déchirure abonde. Elle crie, elle geint, puis ferme les paupières. Sur ses joues pour se perdre, des larmes s'écoulent. Plus vous lui faites mal et moins elle résiste, se laissant emporter par delà sa douleur. Vous échappera-t-elle, exhaussée, transportée par ce jeu délirant qui vous tourne la tête ? Un peu de sang coule, qu'elle touche, regarde, comme un précieux souvenir, un heureux présage. La frapper plus fort l'incorpore à votre soif. La brisant,

vous la liez. Elle devient vous. Sans division disparaissent tous les conflits.

Vos seins se hérissent, vous sentez l'existence, votre ventre se gonfle de son propre vide, des frissons parcourent votre peau et la tannent, comment y résister ? Vous voudriez des mains, pour éprouver, une fois de plus, cette chute où vous échappez à tous les contentements. Lèvres entrouvertes, que cherchez-vous au juste ? Tantôt, tout aura une fin, violente ou non, vous ne serez pas épargnée. Mais maintenant... Vous vous savez puissante, belle, dangereuse, qu'importe si c'est un accident, un hasard. Le jour est revenu où rien ne vous résiste. Vous-même succombez à ce risque sublime.

Il se penche vers vous, vous embrasse la bouche, sa langue entre vos dents, sa main sur votre épaule, pendant un long instant, la route reste seule qu'il délaisse pour vous, mais ses yeux lui reviennent. Il y a des courbes. Il vous crible de coups. Jusqu'à l'indifférence, une rage l'habite que vous avez provoquée, et même initiée. Ses poings de jeune coq ont des angles très durs, malgré sa carrure qui laisse à désirer, son poids vous écrase, réduit votre pudeur en miettes qu'il savoure et prend pour du silence. Il vous a enlevé ce qu'il n'a pas forcé afin que vous le compreniez, puis l'acceptiez.

Vous regardez ce qui se passe autour de vous. Comme une vieille qu'on aurait caressée, battue sans le savoir, elle s'est endormie. Sa jupe retombée couvre ses maigres cuisses. Les taches blanches, vous n'en doutez pas, c'est vous. En revanche, le sang sur le chemisier pâle, uniforme unique, ne peut être que d'elle. Fiévreuse, frémissante, elle respire à peine. Dans l'ombre, vous voyez ses chevilles trop frêles, même enflées, pour lui permettre de se lever, de partir, en admettant que l'auto s'arrête. Et où irait-elle, puisqu'elle n'a que vous, puisque personne n'attend son réveil sauf vous.

Vous verrez le ciel ou des nuages noirs, votre corps, libéré, entouré par le froid, égrènera pour vous les secondes qui comptent, celles où vous refusiez de croire à la vie. Ce qui l'a composée s'écroule désormais, puisque vous ne serez plus là pour le

tenir. Vous ne pouvez mesurer le soulagement que vous procure cette défaite admirable. Son auto repartie, une paix vous menace. Plus personne ne passera, ne vous verra. Peu importe, ce qui arrivera arrive, l'humanité n'est rien, qui peut bien disparaître. Du reste, vous êtes, au fond, l'humanité.

La première embardée l'a réveillée, dressée. Une voiture de police vous poursuit, vous talonne, vous contraint à des gestes fous. Elle les envoie paître, s'excite, puis jure, vous encourage, vous suggère des manœuvres, du bout des doigts vous prévient des dangers, obstacles et autres inconséquences du paysage. Pourquoi ne cherche-t-elle pas à se sauver, à vous échapper, vous nuire pour qu'ils vous prennent ? Pourquoi, au moins, ne se tient-elle pas tranquille ? Jamais vous ne pourrez vous douter des motifs qui la poussent à se condamner à ce point. La poursuite des causes vous épuiserait.

Avant de la prendre, vous rouliez moins vite. Elle alourdit votre pied, bouscule vos ailes. Depuis, la distance, le fragile néant, suspendus, inversés par le rétroviseur, surprennent le temps en faction, le décomposent. La ligne pointillée s'approche du trait plein, l'horizon, lui aussi, se doit de défiler. Vous simulant, ce jeu vous piège à ce point que vous n'en sortirez pas, votre drogue est trouvée, elle vous rend fébrile, elle énerve vos sens. Sans elle vous devenez friable, sans lieu, complètement perdu, étranger à vous-même. Elle vous détruira, vous voulez vous détruire.

L'amour est capable, intelligent. Il sait. Vous y avez toujours cru, l'espérez encore avant de voir sa voiture se profiler, vous dépasser, ralentir, stopper, reculer. Comment s'en souvenir, le voyant, innocent, si jeune, si beau qui vous regardait, si fou ? Pourquoi se serait-il arrêté sans cela ? C'était impensable. Les cauchemars, eux, cessent. Comment pouviez-vous, alors, entrevoir le reste ? L'attente a été longue, mais vous récompense. Il arrive juste à temps, vous alliez tomber. Il vous porte sur le siège du passager.

Quand rien ne se produit, vous ouvrez la radio. Le bruit du moteur couvre tout, vous le calmez. L'assourdissant s'attarde. Ce

qui en émerge — une voix chaleureuse, voire sensuelle — raconte une histoire invraisemblable, vidée, où l'action manque et où la cohérence achoppe. Qui peut bien écouter une idiotie pareille, à part vous, qui restez rivé à cette voix, aux mots qu'elle emploie, à la fiction qu'elle tisse, provoquant l'errance, vous laissant au désir, vous entraînant là, précisément, où vous êtes vulnérable. La voix vous dicte ce que vous devez penser, l'histoire raconte que le héros, c'est vous.

Vous devez comprendre ce qu'implique une vie. Alors, dans la clarté, la mort paraît possible. Lui et la vitesse vous ont appris cela. Mourir violemment, cela ne suffit pas. Reste l'innocence qu'il faut perdre. À tout prix. La culpabilité commence à la naissance, ou bien avant. Vous allez devenir violente, pour une question de salut, ou pour le plaisir. Mais comment l'entamer, lui si fort, vous si faible ? Tenter, avec les ongles de vos mains, sur vous, sur lui, d'arracher ce qu'il reste de l'espoir. Vous le cinglez par ces paroles qui tuent, qui vous tuent. La douleur, alors, devient une variable.

Sans remords, vous repartez rater votre vie. Vous avez appris la lenteur, vous vivrez vieux. Vous l'aviez embarquée, elle, pour le pouvoir. Elle attendait, son pouce levé, un miracle, la venue sauvage d'une pulsion qui sauve. Quiconque la voyait, se trouvait confronté à son propre déclin, sans savoir l'éviter. Voilà les deux seuls destins : l'extinction, le vide. Vous serez entre deux, vous ne pourrez choisir. Définitive, la souffrance a une fin. Elle advient si l'alternative disparaît, lorsque vous acceptez d'abandonner le vide, comme le déclin, pour adopter l'absolu.

Vous observez, mais à partir d'un point de vue qui empêche d'apercevoir quoi que ce soit, qui masque le réel en le rendant possible. L'univers existe. Voilà précisément ce que nul vertige n'apprend à éprouver. Néanmoins, chargée par ce vertige, gazée, remuée, elle s'y tient, jubile à en vomir. Les courbes de la route et la vitesse lui procurent l'improbable : elle devient vierge. Vous cherchez cette virginité inviolable, ce passage en cul-de-sac, pour vous écrouler, vous échouer. Se dépasser ne mène à rien. Lorsque vous achevez, la tristesse vous gagne.

Des gouttes de sueur allongent sa figure, ses mains moites, il ne trouve pas où les mettre, qu'il bouge la tête, se redresse ou s'affaisse, le malaise occupe tous ses retranchements. Il ne peut attendre, vite déboutonné, baisse son pantalon, tendre, vous prend la main, vous oblige. À toucher, à masser, force votre bouche. Vous avalez. Puis il voudrait recommencer. Tout ce qu'il vous pousse à faire, vous le ferez. Votre imagination en remettra. Il cherche à vous violer, mais vous ne sentez rien.

Dans le miroir, vous avez le teint très, très gris. Des élancements vous parcourent des épaules jusqu'aux jambes qui ébranlent votre poitrine. De nouveau, il pousse la voiture au delà, comme à chaque frustration, lorsqu'il a joué. L'accélération vous plaque contre le siège. Vous manquez d'air, fouillez au creux de votre sac, y trouvez vos médicaments, de la nitro. Vous ne comptez pas, ce que vous avalez passe. Vous aimeriez dire que ça explose en vous. Tant que vous aurez une image de vous-même, des blessures vous marqueront, vous briseront. Où que vous regardiez, les reflets sont intacts.

Fait indéniable : la violence vous convient. Mais la pitié entache votre perfection. Vous l'avez laissée là, crever dans ses blessures, comme elle l'avait demandé dès le début. Vous vous ennuiez d'elle et de l'irremplaçable, vivante dans vos rêves, elle bougera, pareille à la revenante qu'elle a été quand elle gardait ce souffle pour vous répondre. Vous brisez la fenêtre d'un seul coup de poing, pour que sa mort continue son chemin en vous, pour que ses derniers regards résonnent longtemps, pouvoir faire semblant d'avoir mal, de pleurer. La haine s'efface si vous observez bien.

Elle aurait pu se faire frapper ou tomber, inerte, en pleine rue, la chaleur tue parfois. Mais vous avez su la suivre dans la torpeur. Elle attendait quelqu'un, ce devait être vous. Personne d'autre ne se serait arrêté, vous arriverez à vous en persuader. Face à elle, vous êtes unique et vos gestes, malgré tout, distribuent l'inédit, l'inouï. En sa présence, les limites s'évanouissent, elles disparaissent puisqu'elles s'additionnent. Vous deviniez tout ce qui allait se produire juste à sa manière de se tenir droite, de ne pas flancher quand vous l'avez insultée.

Il s'imaginait, paisible, que vous dormiez. Ses cheveux, ses traits durs, ses lèvres mal gercées, sa barbe naissante, ses vêtements bâillants, qu'est-ce qui en lui n'asphyxiait pas l'ennui ? Pour entendre cette voix, il a ralenti. Elle ne s'adressait pas à vous, mais à lui, répétant sans cesse son histoire, la vôtre. Vous saisissiez, peu à peu, votre implication. Subitement, elle vous a interpellé. De la radio, s'écoulaient depuis un moment, dictées, vos pensées décousues, comme un concours de circonstances incroyables mais tenaces. Vos actes étaient réalisés à l'avance, prévus, prophétisés par ce timbre de voix qui, jusqu'à l'impudeur, vous nargue, vous narrait.

La fin, vous la connaissez, pourtant elle approche. Vous ne confondrez plus. Vous serez enchanté. L'absence de voix ne vous laisse aucune marge. Vous dériverez, vous ne saurez ni que faire ni vers qui retourner votre mélancolie. Qu'avez-vous appris qui ne s'oublie pas déjà, sans le moindre effort, pour le plus grand bien de tous. Qui le découvrira sera béni, sans doute. Comprenez : personne n'essaie de vous convaincre. Soyez-en convaincu, soyez-en trop certain. Vous pouvez manifester votre désaccord. Mais si vous portez attention, tout perd son sens. C'est votre tragédie : vous comprendrez. Peut-être.